

X

Le Tyrol est fort beau; mais les plus beaux paysages sont impuissants à nous charmer, quand le temps et l'âme sont maussades. La mauvaise humeur de celle-ci est toujours une suite de l'autre; et comme il pleuvait dehors, il faisait aussi mauvais temps dans mon cœur. Seulement, je hasardais de temps à autre ma tête hors de la portière, et je contemplais les monts gigantesques qui me regardaient sérieusement, et, avec leurs têtes monstrueuses et leurs longues barbes de nuées, s'inclinaient pour me souhaiter bon voyage. J'apercevais çà et là quelque petite montagne peinte en bleu par le lointain, qui semblait se hausser sur la pointe des pieds, et regarder avec curiosité par-dessus les épaules des autres montagnes, sans doute pour me voir. De tous côtés juraient les ruisseaux des bois qui se précipitaient follement des hauteurs, et couraient se confondre dans les sombres torrents des vallées. Les hommes se tenaient à l'abri dans leurs maisons propres et jolies, accrochées çà et là aux pentes des collines, aux versants les plus abrupts, et jusque sur les cimes; maisons jolies et

nettes, q
forme de
d'images
jeunes
peintes
elles po
sur che
de cet
souven
qui éta
ces laie
douce e
certaine
que la
souvent
de futu
toujours
gouttes
Souve
vais tem
en hant
être qu
peu de
moins p
souvent r
habiti bi
conté le
de Sepp

nettes, qu'entoure ordinairement une longue galerie en forme de balcon, décorée à son tour de linge étendu, d'images de saints, de pots de fleurs et de sourires de jeunes filles. Ces maisonnettes sont de plus joliment peintes, le plus souvent en vert et en blanc, comme si elles portaient aussi la livrée nationale : bretelles vertes sur chemise blanche. En voyant ces demeures au milieu de cette solitude pluvieuse, mes pensées m'entraînaient souvent vers elles, et je désirais aller joindre les hommes qui étaient assis au sec et sans doute bien à l'aise sous ces toits. — Ah ! me disais-je, la vie doit être là bien douce et bien intime, et la vieille grand'mère y raconte certainement les contes les plus merveilleux. Pendant que la voiture passait impitoyablement, je reportais souvent la vue en arrière, pour voir monter les colonnes de fumée bleuâtre des petites cheminées, et il pleuvait toujours plus fort dehors et en moi, au point que les gouttes d'eau m'en tombaient presque des yeux.

Souvent mon cœur s'élevait aussi, et, malgré le mauvais temps, grimpait jusqu'à ces gens qui habitent tout en haut, sur les montagnes, qui n'en descendent peut-être qu'une seule fois pendant leur vie, et apprennent peu de ce qui se passe ici-bas : ils n'en sont pourtant ni moins pieux ni moins heureux. De politique, ils n'en savent rien, sinon qu'ils ont un empereur qui porte un habit blanc sur culottes rouges. C'est ce que leur a raconté le vieil oncle, qui l'a appris lui-même à Innsbrück de Sepperl-le-Noir, qui est allé à Vienne. Quand les pa-

tristes montèrent chez eux, et leur représentèrent avec grande éloquence qu'on leur donnait maintenant un prince qui avait un habit bleu sur culottes blanches, ils se saisirent de leurs carabines, embrassèrent femmes et enfants, descendirent de leurs montagnes, et se battirent à mort pour l'habit blanc et les chères vieilles culottes rouges.

Au fond, qu'importe la couleur de la chose pour laquelle on meurt, quand on meurt pour ce qu'on aime? Et une telle mort chaude et fidèle vaut mieux qu'une vie froide et sans foi. Les chants d'une pareille mort, les douces rimes et les mots étincelants suffisent déjà pour réchauffer notre cœur quand l'air humide des brouillards et les soucis importuns veulent l'assombrir.

Beaucoup de ces chansons me vibrèrent dans le cœur quand je roulais au travers des montagnes du Tyrol. Les bois de sapins me rendaient par leur murmure mainte parole d'amour perdue dans l'oubli. Quelquefois, quand les lacs bleus me regardaient comme de grands yeux pleins d'un désir impénétrable, je pensais aux deux enfants qui s'aimaient tant et moururent ensemble. C'est une bien vieille histoire à laquelle personne ne croit plus aujourd'hui, et dont je ne sais moi-même que quelques rimes éparses :

Il était deux enfants de roi
Qui s'aimaient d'amour bien tendre ;
Ils ne pouvaient se réunir,
Car l'eau était trop profonde

Ces mots commencèrent à résonner spontanément en moi, quand, passant près d'un de ces grands lacs, je vis sur l'une de ces rives un petit garçon, et sur l'autre une petite fille, tous deux vêtus de façon fort gentille du costume national diapré, avec leurs chapeaux verts, pointus et enrubanés : ils s'envoyaient et se renvoyaient des saluts...

Ils ne pouvaient se réunir,
Car l'eau était trop profonde.